



Vol. 14

Recherches en littérature et spiritualité

Édité par
Nicolas Brucker

Le livre de sagesse. Supports, médiations, usages

Actes du colloque de Metz
(13-15 septembre 2006)

Peter Lang

La question de la relation entre sagesse et religion, et donc de l'autonomie du livre de sagesse, est apparue au long de nos débats. Du point de vue de l'homme médiéval, immergé dans la sphère du religieux, il est vain d'imaginer une sagesse laïque et encore moins athée, comme le fait remarquer J. Elfassi. La sagesse des modernes n'est pas la sagesse médiévale. Mais même à l'âge classique, la sagesse n'entre pas en conflit avec la religion ni avec la morale, mais s'ajoute à elles. Le livre de piété, étudié par P. Martin, en est un exemple probant : si l'utilisateur obéit aux injonctions du livre, en réglant sa conduite sur ses prescriptions, il éprouve cependant le besoin de s'inscrire dans le livre, ou encore d'inscrire le livre dans sa vie par des notations marginales, des signes d'appartenance, une activité de copie, ou une pratique de l'anthologie par découpages et démembrements de livres entiers. L'activité de composition d'un lecteur qui dès lors devient auteur de son propre texte rapproche le simple fidèle du gentilhomme lettré : Montaigne butine son bien afin de composer un texte par collage de citations entrelardées de ses gloses comme le fidèle conçoit un livre de piété proportionné à son usage. Le livre de sagesse moderne ne prend-il pas acte de ce processus d'appropriation et d'une attitude active face au livre, qui cherche à convertir le dit sapiential à un usage particulier ? Ne place-t-il pas le lecteur en position d'auteur, ou du moins de collaborateur du sage, participant à l'élaboration de la sagesse ? Livre ouvert, le livre de sagesse trouve son achèvement dans et par la lecture. Les analyses de P. Martin, valables en temps et lieu comme tout travail d'historien, peuvent ainsi être extrapolées à tout acte de lecture : le lecteur ne fabrique-t-il pas son petit livre de sagesse à partir de ses multiples expériences de lecture ?

Le statut de la littérature est mis en question dans plusieurs communications : la littérature ne fait pas écran à la transmission d'une sagesse, elle la favorise plutôt en jouant le rôle d'un agent médiateur, voire d'un catalyseur. La poéticité, loin d'opacifier le message, en facilite la construction, par l'usage d'une langue non soumis aux usages sociaux, comme on le voit dans le cas de *Poteaux d'angle* d'Henri Michaux, étudié par C. Fintz. De son côté D. Ranaivoson montre que dans le monde post-colonial, la littérature francophone contemporaine, en exprimant

dans sa violence la violence des conflits, se présente comme un puissant facteur de libération ; elle fait émerger de nouveaux modèles en rupture avec les sagesse traditionnelles. Il faut situer le dit sapiential dans le contexte discursif d'une époque, afin d'en comprendre l'encodage, et donc d'en évaluer la réception, comme se le proposent J.-F. Bonnot et S. Freyermuth en étudiant les manuels d'éducation au XIX^e siècle. Maintenant la sagesse n'est-elle pas au-delà ? ne commence-t-elle pas là où finit le discours social ? Si l'on vient à la sagesse par la communauté, c'est pour ensuite s'en libérer. Le sage occupe au sein de celle-ci une place à part, paradoxale, puisqu'il est tout à la fois dedans et dehors, et que son langage se dédouble sans cesse, signant son appartenance au groupe et en même temps dénonçant la socialité comme un facteur d'aliénation et de mensonge ; la libération à laquelle il appelle est individuelle mais elle passe par la voie du collectif (V. Azarian). La dialectique du social et du singulier est en jeu dans toutes les formes de médiation, mais plus fortement encore dès lors que celles-ci, aidées par la technologie, impliquent des publics hétérogènes. La télévision, média populaire, en ajoutant à la médiation du livre une médiation seconde, plus superficielle mais plus efficace, a contribué à promouvoir une image nouvelle du sage contemporain. En même temps qu'elle défigure la sagesse pour n'en livrer qu'une caricature, elle construit des représentations, à partir desquelles doit opérer la relation entre le lecteur et le livre. Comme l'indique M. Pourchet, elle est primordiale dans l'ordre de la réception et déterminante dans l'ordre de l'usage.

La transmission est une notion centrale, et difficile à appréhender : elle est à la fois une condition de la sagesse et le signe d'un échec. Une condition, car sans processus de médiation la sagesse n'est pas incarnée, et ne peut être reçue. Le signe d'un échec, car admettre que la sagesse est simplement transmise, c'est admettre qu'elle est enseignée, donc ajoutée comme une information supplémentaire et non adoptée comme un préalable épistémologique. La transmission est donc marquée au coin de l'insuffisance. Gurdjieff exprime parfaitement le dilemme dans lequel est enfermée la relation sage-disciple : parce que cette relation ne peut être stabilisée, elle est toujours menacée ; le lien peut se dénouer, ou la relation s'inverser subitement (P. Bonnasse). Krishnamûrti ne se présente pas comme un gouru non parce que cette posture suppose trop d'autorité,

mais précisément parce qu'elle est insuffisante. En dénonçant la posture autoritaire, il veut postuler l'existence d'une autorité non autoritaire, autorité partagée par le maître et le disciple, pour le bénéfice de l'un et de l'autre. La notion d'enseignement est refusée pour le primat qu'elle accorde aux mots. En déshabillant le langage, en vidant les mots de leur sens, le sage nous fait découvrir un envers du signe, et donc porter un regard neuf sur le monde (V. Chevassus-Marchionni). C'est aussi le sens de la démarche poétique, celle d'un Michaux, qui fait du lecteur un contemplatif dans l'action, en le faisant sortir d'un rapport productif au langage (C. Fintz). La sagesse nous arrête, elle provoque en nous ce suspens grâce auquel nous considérons le monde et les hommes sous un jour inédit. Et cela par un livre. La sagesse du lama dans *Kim* n'est pas présentée comme un bien à posséder, mais comme un moins qui fait sens : la sagesse est l'apprentissage du sans (L. Bozzetto-Ditto). N'est-ce pas aussi le message des *Robinsonnades* ? La fiction de l'île oblige à une reconstruction à partir de rien. Elle est la transposition utopique d'un système de valeurs mis à l'épreuve du manque. C'est quand tout vient à manquer que la morale s'impose. Mais bien souvent les fictions sapientiales ne sont que des catéchismes déguisés, et les utopies longuement décrites recouvrent des systèmes d'une normativité terrifiante : le miel de la fable ou la vive couleur des peintures cachent soigneusement la coercition d'un code moral d'autant plus efficace qu'il s'inscrit dans un effet sériel. Les titres des recueils de l'abbé Reyre comme les schémas des récits d'initiation en littérature de jeunesse d'hier ou d'aujourd'hui se font écho, tissant autour du jeune lecteur un réseau familier et rassurant. À travers ces textes, un discours d'une redoutable cohérence, aux arguments éprouvés, agit sur le lecteur pour l'éduquer à une représentation du monde conforme à certains standards sociaux. Par un retournement diabolique, le livre de sagesse se trouve être alors un formidable moyen d'asservissement, d'emprise farouche sur les esprits, d'intégration forcée au groupe. S'agit-il encore de sagesse ? Encore une fois la limite est délicate à tracer a priori : d'abord dans la mesure où elle met en jeu le singulier et le collectif, ensuite pour ce que le lecteur retire du livre ; car ce qui compte n'est-ce pas l'énergie que chacun retire d'une lecture, et qui le portera en avant de la vie ? Tel lecteur de Coelho reprend pied après un passage difficile : il a perçu dans l'histoire un message qui lui

était personnellement adressé, et c'est fort de cet espoir nouveau qu'il continue à tracer son sillon dans l'existence. Ignorer cette réalité de la réception empirique des textes de sagesse contemporains c'est vouer au mépris un nombreux public, qui pour satisfaire sa demande de sens ne se tourne pas vers la littérature autorisée, mais vers des succédanés plus appropriés à ses goûts. L'autre face du processus est le marché : la littérature de jeunesse, dont plusieurs articles évoquent le développement au XIX^e siècle, en occupe aujourd'hui une part dominante. Dans un autre genre, l'anthologie illustrée ou le livre-cadeau (*gift-book*) est un secteur en pleine expansion. L'éditeur britannique Helen Exley exploite ce filon à l'échelle internationale, et via son diffuseur belge a infiltré le marché français. Le livre-cadeau, comme le livre de chevet, se définit par son usage : le geste d'offrir articulé à l'objet et aux mots qu'il renferme, truchement de ces autres mots qu'on ne dira pas. Livre de sagesse miniaturisé, plus esthétique que profond, il ne survit pas au geste qui le porte. La relecture – ou tout au moins le souvenir entretenu du livre – est un discriminant efficace pour distinguer ces livres qui nous portent une vie durant de ceux qui ne font que passer. Quel ouvrage pourrait rivaliser avec *l'Imitation de Jésus-Christ*, best-seller incontesté de la sagesse occidentale (G. Prigent) ? Nos livres de sagesse ne sont plus marqués d'une telle empreinte religieuse. Bien au contraire ils s'affirment contre les religions et les morales. Les théologies laïques de la libération de soi se veulent anti-disciplinaires et anti-normatives ; elles tendent à revendiquer une morale du devoir de plaisir. Elles soignent les peurs modernes, la crise identitaire occidentale, l'angoisse d'une civilisation déclinante et angoissée. Ces sagesse souvent plurielles se chevauchent sans se confondre. Sur le plan du marché, cela se traduit par une inflation de titres visant une thérapie, où les méthodes de développement personnel, les techniques anti-stress, les exercices de décontraction voisinent avec les livres de sophrologie ou de zen.